

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 27

Artikel: La visite
Autor: Lisette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

donnant à plein collier, s'obstine à tenir sa gauche de par la stupide volonté du conducteur plus bête que ses chevaux auxquels, après vos coups de trompe répétés, il finit par arracher la bouche avec le mord tiré brusquement pour aller à droite, à qui donc est-elle la route ?

A certaines époques, après les coupes d'herbes, nos paysans arrosent leurs champs et vergers de purin, en parfaite raison du reste ! Mais quand une des bossettes employées à cet utile travail asperge tout du long la rue du village, répandant son liquide et semant son parfum à toute fenêtre ouverte, à qui donc est-elle la route ?

Vers les deux heures du matin, la nuit étendant ses voiles opaques favorise le sommeil du travailleur dormant à deux oreilles enfouies dans le traversin conjugal, où il repose sa tête alourdie. Soudain, sous ses fenêtres entr'ouvertes à l'air pur et frais de la nuit, une pétarade endiablée éclate. Au milieu de la chaussée, une motocyclette arrêtée crache, tous gaz ouverts, des gerbes d'étincelles par les tuyaux de ses deux cylindres.

Puis, dans un nuage de fumée, un bruit de mitrailleuse en action, elle démarre et s'en va porter ailleurs son tintamarre bruyant et incommode. Notre dormeur s'est éveillé. Il monologue quelques vifs propos à l'adresse de ces perturbateurs du sommeil des justes, et il se tourne de côté sous son duvet pour mieux retrouver Morphée. Mais, ironie, au moment où ses yeux se ferment sur son rêve de dormir encore, une automobile de course passe, échappement ouvert, et la cadence sonore de ses quatre cylindres emplit la rue, roule dans les chambres et chasse le sommeil.

A qui donc est-elle la route ?

Voici un gentil village. La route le traverse dans toute sa longueur. Plusieurs petites rues latérales y aboutissent à angle droit. Cela n'a l'air de rien et l'on ne songe pas même à une possibilité d'accident. Une auto monte la rue principale à vitesse normale. Arrivée à la hauteur d'une des petites rues latérales, un char à paniers, descendant à reculons, traverse la route à un mètre devant l'auto, au risque d'y entrer en plein flanc. Brusque coup de frein. Arrêt brutal. La tête de madame enfonce la vitre. Blessures graves à la face. Monsieur, cramponné au volant, n'a pas de mal. Que s'est-il passé ? Voilà ! C'est un char que l'on descendait, sans s'inquiéter de savoir s'il montait un véhicule sur la voie principale. A qui donc est-elle la route ?

C'est au travers d'un village. La chaussée formant voie intercantonale, resserrée entre murs et maisons, est étroite. Très pratiquée, elle est de ce fait dangereuse. Contre le mur, deux chars de branches de fayard en un seul tas. Il empiète le tiers de la chaussée. Devant le tas, un cheval et à scier le bois. Une scie et un homme à chaque bout. Plus loin, un plot à bûcher. Une hache et un homme. La route est encombrée jusqu'à son milieu. Les véhicules circulent avec une roue dans le « médillon » bordier, à moins d'un mètre des seuils d'entrée des maisons. Sort un enfant en courant. Il roule sous les roues d'une auto passant à hauteur de la porte. Une jambe cassée. A qui donc est-elle la route ?

Le ruban goudronné Neuchâtel-Lausanne serpente au-dessus d'un parchet de plantages. Un homme bêche. Il sort de la terre remuée des pierres plus petites ou plus grosses comme le poing. Il les jette sur la route. Elles roulent sur le macadam durci. Passe une camionnette à l'allure accélérée. Un des pneus mord en partie sur une des pierres arrondies, fait ressort, et l'envoi d'une violente pression à dix mètres de là, frapper à la tête une fillette gardant les vaches, paisiblement assise sur un talus en tricotant un petit bas de laine. L'œil est endommagé et l'on ne sait si l'on pourra le sauver. A qui donc est-elle la route ?

Dans le panier des dix heures, un verre s'est cassé. L'homme s'en aperçoit en rentrant des champs. Il ne faut pas que la patronne le voie. Il soulève le linge où reste un morceau de pain, prend le verre cassé et le jette sur la route. Il reste là, à plat sur son fond le fragment brisé,

pointé telle une flèche. Dans le soir venu, personne ne le remarque. Voici des ouvriers de fabriques rentrant à la maison en bicyclette. La roue avant de l'une donne en plein sur cet éclat de verre. Le pneu et la chambre à air sont coupés net. La roue dévie. Le cycliste tombe. Il se blesse aux deux mains. Il rentre à pied. Se lave à peine. Soupe et se couche bientôt. Trois jours après, le tétanos se déclare et la semaine suivante, il meurt. A qui donc est-elle la route ?

Dimanche dernier, un de mes amis se promenait en suivant la route cantonale avec deux superbes jeunes chiens de chasse. Une auto arrive comme un bolide, tenant sa gauche à un contour. Mon ami se jette contre le talus et échappe à l'écrasement. Mais la voiture happe un des chiens, l'assomme et le traîne sur une cinquantaine de mètres. Puis la pauvre petite loque reste sur place, ensanglantée et morte. Une femme se retourne dans l'auto. Elle regarde cette chose inerte. Elle renseigne le conducteur. Il accélère sa fuite honteuse. A qui donc est-elle la route ?

La journée finie, le soir tombe et la nuit vient, ramenant au logis, par la route doublement noire de sa couche de goudron et de son enveloppe de ténèbres, tous ceux que leurs occupations ont appelés hors de leur domicile. A pied, en bicyclette, en char, en auto, chacun rentre au bercail. Là-bas, au loin, un immense pinceau lumineux se meut dans la brume comme une couleur, épousant tous les méandres de la route. Soudain, à l'extrémité d'un bout droit, il surgit, violent, intense, écrasant de lumière, éblouissant de clarté, absorbant dans son formidable rayonnement le falot de la bicyclette, la bougie du char, les phares à carbure des autos, accaparant nos yeux, aveuglant nos pupilles, au point de ne plus rien voir ni distinguer que cette obsédante projection. Que reste-t-il à faire au malheureux pris dans cette avalanche de clarté ? S'arrêter, se laisser choir au bord de la route, tomber au bas du talus, rouler dans le fossé, le ravin ou le ruisseau, ou attendre encore qu'on veuille bien lui passer sur le dos. Aérolithe écrasant le pauvre ver-luisant ! Rien de désagréable et dangereux comme ces rencontres d'autos puissamment illuminées qui, aux croisements de véhicules ou aux traversées de villages, dédaignent le règlement de la route, et méprisant le passant, n'éteignent pas leurs projecteurs. Aussi, lorsque les conducteurs honnêtes voyant la détresse de ceux qu'ils aveuglent font jouer le commutateur sur les feux de police, à ceux-là, jamais je ne manque de crier : « Merci ! » Aux autres, le mot me montant aux lèvres salirait celles-ci en l'exhalant et je le retiens de mes dents serrées. A qui donc est-elle la route ?

Les tout frais promus chauffeurs, munis d'un permis de circulation de quelques semaines, se lançant sur nos grandes artères avec une désinvolture de parvenus, songent-ils au danger qu'ils représentent par leur inexpérience ? Ils ne doutent souvent de rien dans leur orgueil, leur joie, ou leur égoïsme de pouvoir rouler en auto, avec ou sans leur petite amie. Qu'importent les autres usagers de la route. A eux de se garer, si leur manque de connaissances, de présence d'esprit, ou de sang-froid provoque un danger. Combien en est-il de ceux-là, lorsqu'un obstacle fortuit et imprévu se présente, qui sachent bloquer leur machine, évoluer, changer brusquement de direction, prendre une décision instantanée, évitant la collision, le choc. Certains pressent encore au contraire sur la pédale de l'accélérateur au lieu de se servir du frein, créant un élan qui précipite ou aggrave la collision. A qui donc est-elle la route ?

Les mains aux poches, casquette sur l'oreille, cigarette à la bouche, un groupe de jeunes gens forme le rond, parle, rit, taquine les filles, courtise les chats, houspille les chiens, ce qui les amuse et les divertit. Plaisirs de leur âge que je voudrais bien partager. Mais pourquoi se mettre sur la route, l'accaparer, se déranger à peine quand passe une auto au risque d'être happé par le pare-boue ? La route ne peut plus être un salon de divertissements, de rires et de bons mots. La circulation la réclame, la veut pour elle, et on

ne peut sans danger faire autrement que la lui abandonner. Même un honnête pochard ne peut plus y déambuler, chantant ses vieux refrains en serpentant. Il faut maintenant qu'il rase les murs comme un matou en quête d'amour. A qui donc est-elle la route ?

Ceux qui accaparent la route, en abusent. Ils sont d'inconscients peut-être, mais criminels égoïstes ; dangereux pour eux-mêmes et pour les autres. La route n'est pas une piste de course pour toutes les folies de la vitesse, ni un champ d'essai pour les indécis, ni un dépôt, ni un chantier à façonner le bois, ni un tire à gauche pour les obstinés. Elle est et doit être la route, tout simplement. En raison de son intense service actuel, de cette circulation rapide encombrante, nécessaire à la vie d'à présent, il faut la respecter et se soumettre aux plus élémentaires exigences de la police routière. C'est si facile, et ce serait combien mieux si chacun, piéton, chars, autos, campagnards et citadins, y mettaient un peu du leur. La sécurité de la route en serait augmentée, et dans ces conditions, elle serait vraiment bien à tout le monde.

(Journal d'Yverdon).

Divico.

LE MATOU DE MA VOISINE

*L'hiver dernier, en sa fourrure
Au poil touffu, noir et brillant,
Il avait encor de l'allure ;
Mais, il le faut voir maintenant !
Il ne lui reste que l'échine ;
Son poil est roux et broussailleux ;
Il a vraiment bien piètre mine,
Cet infatigable amoureux !
Toute la nuit, en son langage,
Il appelle une belle en vain ;
Mais les chattes du voisinage
N'ont pas l'air d'aimer son refrain !
Si, comme lui, dans mon jeune âge,
J'avais beuglé pareillement,
Ma mie aurait fui, je le gage ;
Je serais garçon, sûrement !
Et, j'entends pourtant sa maîtresse
Lui prodiguer des mots câlins,
En lui faisant mille caresses ;
Peut-on, à un chat si vilain ? !
Non seulement il nous dérange
La nuit, par ses cris discordants ;
Mais, il guette aussi mes mésanges,
De son œil perfide et méchant.
Si, par hasard, il s'aventure
Dans l'enceinte de mon courtil,
Il n'y fait pas vieux, je vous jure ;
Car, à défaut d'un bon fusil,
Le gravier me sert de mitraille ;
Car, pour protéger les oiseaux,
Je suis prêt à livrer bataille,
A tous les chats, vilains ou beaux.
Mon jardin est un sanctuaire,
Où messire matou inquiet,
Doit, pour le moins autant se plaire,
Que moi au pays des sorcières !*

Pierre Ozair.

LA VISITE

ELA a changé de nom. Ceux qui parlent bien l'appellent « examen » et prononcent amen, peut-être parce que c'est le point final de quelque chose de long. On s'y prépare depuis toujours, mais, depuis trois mois, on ne parle que de ça. Voudrait-on oublier, d'ailleurs, que les choses sont là pour le rappeler à notre bon souvenir. Les gosses s'en réjouissent comme d'une fête : un petit changement, quel qu'il soit, est une si heureuse diversion au train-train journalier. Que cela soit aussi une fête pour leurs maîtres, cela dépend d'eux, les gosses, mais ils l'ignorent et n'en ont cure. Et, le jour venu, personne ne manque à l'appel. Ils arrivent en bande joyeuse, ayant fait du luxe : tablier propre, mains lavées et souliers cirés, un sac de « nius » dans la poche, la joie au cœur et le sourire aux lèvres. La présence insolite d'une seconde chaise vient leur prouver, dès leur entrée en classe, que, décidément, ce n'est pas un jour comme un autre. Alors, bravement, ils prennent

place derrière « la page blanche où leurs bêtises vont éclore », se lèvent comme un seul homme à l'entrée du « monsieur » qui tient une enveloppe jaune à la main, et, en avant la musique !

Tandis que Suzanne couvre sa feuille d'une écriture sage, faisant à la règle des barres impeccables, Paul, malgré les gros yeux de son maître, biffe sans relâche et tache copieusement, Louis, changé en fontaine, relit la donnée de son premier problème et la petite Renée fait une salade russe où mètres de toile, francs, litres et centimes s'ajoutent et se confondent pour le plus grand dam... de la moyenne de la classe. Quant à Jean il apporte glorieusement des réponses justes, malgré des solutions fantaisistes et rigoureusement fausses. L'histoire ne dit pas au prix de combien de « nius » son voisin de derrière les lui a « soufflées ».

Et voilà, la « visite » touche à sa fin : le temps de relire sa dictée en louchant sur celle d'à côté, de la saupoudrer vite d'un ou deux s, surtout là où il n'en faut pas, de mettre un second t à abriter et de faire une tache, et le tour est joué. Radieux, l'essaim s'envole, heureux et inconscient ; heureux, parce que c'est la visite, qu'on a deux sous en poche et congé le reste de la journée ; inconscient, parce qu'on ne se doute pas que, dans ce court instant, on vient d'ajouter un fleuron de plus à la couronne de son maître... ou de lancer une pierre de plus dans son jardin.

Lisette.

Une appréciation. — Entre le jet d'eau d'Ouchy qui répand sa fraîcheur et le miroir du Léman, deux jeunes filles font la pause sous les ombrages du Jardin anglais, au retour du tennis à Pully.

— Je l'ai refusé, déclare énergiquement l'une d'elles ; il n'est ni cavalier ni automobiliste ; il ne joue ni au tennis ni au golf ni au football. Que veux-tu que je fasse d'un mari comme ça ?

L'autre risque :

— On m'a dit qu'il nageait fort bien...

— C'est possible, riposte la première, mais voyons, réfléchis... je ne peux pourtant pas le garder toujours dans un aquarium !...

Veinard ! — Un de nos concitoyens rentre de l'étranger, où il a fait un long séjour ; tout le monde lui a passé sous les yeux ; il aime à raconter ses pérégrinations :

— J'ai habité dix ans le Canada, cinq ans le Paraguay, vingt ans le Congo, etc., etc., si bien qu'il arrivait, sans s'en douter, à un total de cent-cinquante ans.

A PROPOS DE TRUITES

(Suite et fin.)

Les deux hommes s'étaient installés à une petite table, recouverte d'une nappe éblouissante, et décorée, Mme Augustine ayant du goût, d'un joli bouquet d'automne aux vives nuances.

Le potage fut déclaré exquis, et les assiettes se vidèrent en un clin d'œil. Décidément, M. le juge avait faim ! Et l'on pouvait risquer la supercherie.

L'avocat mit le doigt sur la sonnette avec une énergie significative ; l'instant d'après, Mme Augustine entra, olympienne, un tablier d'une blancheur immaculée ceignant sa taille de déesse sur le retour, et portant sur ses deux mains, comme un ostensor, le plat ovale où reposaient les truites méconnaissables.

— Il vient par cette fenêtre un aveuglant rayon de soleil, dit le jeune homme. Je vais fermer un peu les contrevents. Voilà qui sera plus agréable !... Et à votre santé, cher monsieur !... Comment trouvez-vous ce petit vin ?

— Un nectar ! murmura le juge, dégustant avec volupté le liquide grenat au fin arôme. Un nectar ! Il n'y a que vous, mon ami, pour dénicher pareils flacons. Si je m'avisais d'en demander à madame Augustine, elle refuserait !

— Vous croyez ?... Mais ce n'est pas assez que de boire, il faut manger... Un peu de ce poisson... il m'a l'air délicat...

— Du poisson ?... à cette époque ? objecta le juge d'un ton inquiet ; d'où peut-il bien venir ?

— Madame Augustine est femme de ressource, comme je le lui disais tout à l'heure... Et, avec les facilités de communication dont l'on dispose aujourd'hui, aucune denrée ne saurait faire défaut ; dans les plus petites villes, il y a des arrivages journaliers de marée... Servez-vous, cher

monsieur, et faites honneur à ce vin, puisqu'il a la chance de vous plaire...

Ah ! les pénibles tiraillements qu'il se sentait dans l'estomac, le brave juge !

Pensez donc ! son déjeuner, une tasse de café et un pain mollet — datant d'avant sept heures, et il était plus de midi et demi ! — Et ce poisson était si appétissant, la vérité, d'ailleurs, si bien dissimulée par l'appât original de Mme Augustine. Comment résister ? M. le juge n'avait qu'un défaut : celui d'être gourmet. De plus, la faim lui enlevait tout pouvoir d'examen et de raisonnement...

Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre !

— Mangez donc, ou dame Augustine sera furieuse ! répétait l'avocat en donnant lui-même l'exemple... Elle a à cœur l'honneur de sa cuisine et elle entend qu'on vide ses plats... Voilà précisément un joli morceau ; permettez que je le glisse sur votre assiette... Et un peu de sauce avec n'est-ce pas ?... Comment le trouvez-vous ?

— Excellente ! murmura le juge, bouche pleine... Excellente !... Encore une goutte de vin, je vous prie !

— A votre service, c'est un bon petit vin qui ne monte pas à la tête. Savez-vous, cher monsieur, que votre localité peut être fière de son *Soleil-d'Or* !... Allons ! il faut finir ce poisson... Vous ne nous ferez pas, à madame Augustine et à moi, l'injure de laisser des restes... Et il y a là encore une bouteille... Comment ! vous ne voulez plus rien ?... Bien sûr ?...

— Merci...

— Mais de grâce, qu'est-ce que vous avez ?

Ce qu'il avait, M. le juge ? Tout simplement que, l'appétit satisfait, calmés les tiraillements d'estomac, les facultés critiques reprenaient le dessus, l'esprit redevenait lucide et, en même temps, naissait un pénible soupçon. Ce poisson, tout de même, avait un goût étrange et ressemblait étonnamment...

— Mais non ! mais non ; murmura M. le juge, ce n'est pas possible ! J'ai la berlue ! Il s'agit bien en effet de quelque poisson de mer.

— Qu'est-ce que vous avez donc ? insista l'avocat, qui souriait en soi par dedans.

— Rien... Rien... Seulement... Il fait chaud dans cette salle... et puis... on n'y voit goutte... Quelle idée avez-vous de fermer ainsi ces contrevents ?... Un peu de soleil n'est pas à craindre.

Et le brave homme, légèrement indécis sur ses jambes grassouillettes, s'en alla vers la fenêtre et ouvrit les volets tout grands.

Une vive clarté remplit la chambre, courut sur la table en sautillants rayons, sur la table, où intact, un poisson restait dans le plat de porcelaine.

Le juge revint à sa place, prit un couteau, et, résolument, avec une anxiété visible, partagea l'animal dans le sens de la longueur, mettant au jour la chair blanche.

— Mais... dites donc ! balbutia-t-il, devenant tout pâle, qu'est-ce que cela ?... Ah ! mon Dieu ! on dirait... Eh ! oui, parbleu !... des truites !

— Vous croyez ? fit l'avocat avec aplomb, en se servant de nouveau.

— Et d'où viennent-elles, si l'on vous plaît ?

— Mais de la rivière, probablement ; j'imagine qu'hier soir elles y frétilaient encore.

— Du braconnage, par conséquent ! Et j'en ai mangé, moi, au sortir de l'audience, après avoir administré à cet individu deux jours de prison ! Vous m'en faites faire de belles, vous !...

Et le pauvre juge, suffoqué, s'affaissa sur une chaise.

Comme vous prenez les choses au tragique, dit le jeune homme sans perdre une bouchée. Est-ce un si grand malheur, voyons ? Et fallait-il perdre ce mets savoureux, tout en affligeant madame Augustine qui avait eu l'aimable attention de nous le préparer ?

Puis, s'approchant, la main sur l'épaule du juge, avec le même sourire d'optimisme sceptique :

— Etaient-elles bonnes, dites ?

Le juge leva les bras au ciel :

— Etaient-elles bonnes ? Délicieuses !... divines !...

— Alors !... Et tenez, il en reste un peu... une belle tranche sans arêtes... Elle ne vous tente pas ?

— Ah ! mais non !... ah ! mais non !...

Et, indigné :

— Pour qui me prenez-vous donc ?

— Pour le meilleur des hommes, et un juge irréprochable... à la santé de qui je vais vider mon verre... Allons ! n'ayez pas trop de remords, cher monsieur : c'est ma faute ; vous êtes innocent comme l'enfant qui vient de naître... D'ailleurs, si le braconnier a été puni, il ne l'a pas volé, et les lièvres, encore plus que les truites, pourraient vous donner de ses nouvelles. Voilà, madame Augustine qui nous apporte la volaille, un poulet bien dodu, sorti tout droit de sa basse-cour... Entamons cette troisième bouteille, et trinquez avec moi, comme preuve que vous ne m'en voulez pas... Et comme conclusion, si j'ose me permettre un conseil, monsieur le juge, à l'avenir, croyez-moi, condamnez le moins possible.

Adolphe Ribaux.

En passant. — Quand on voit ces cyclistes courbés sur leur machine, le nez dans le guidon, on a vraiment l'impression qu'ils travaillent au redressement de la race.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine *La Madone de la Rue*, grand film artistique et dramatique en 5 parties avec comme principaux interprètes l'étrange Nazimova et Milton Sills. Citons encore au programme *Monty cherche une femme*, comédie comique en 2 parties, le Ciné-Journal suisse et le Pathé-Revue. Rappelons au public que la salle du Lumen est la plus fraîche des établissements de Lausanne, grâce à son installation unique de ventilation. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30. Dimanche 4, matinée dès 2 h. 30.

Royal-Biograph. — La direction du Royal Biograph annonce une œuvre formidable qui a l'avantage d'être présentée entièrement en deux semaines seulement, il s'agit de *La Fille de l'Étameur*, grand drame en 5 périodes du regretté Louis Feuillade. Cette semaine les deux premières périodes : *La Terre qui tremble* et *L'Intrus*. A la partie comique *N'oubliez pas ton paratonnerre*, 2 actes de fou-rire, puis un excellent documentaire *La pêche aux harengs* et enfin le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 et dimanche 5, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON, édité.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

MEUBLINE liquide pour remettre à neuf tous genre de meubles.
Flacons à Fr. 1.—, et 1.50.
Droguerie A. BREITUNG,
rue St. Laurent, LAUSANNE.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET - Gd-PONT

AUX SEMEURS VAUDOIS 40, rue de l'Alle, 40 Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur grainier. — Semences pour jardins et champs. Spécialités : Rosiers tiges, belle collection et graines du pays.

CERCUEILS riches et ordinaires — **P. SCHUTTEL**
Rue du Nord 8 — LAUSANNE — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

PHOTOS Une belle photo est signée **MESSAZ & GARRAUX**
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS
Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne

